



PREFACE SVR LES SIX LIVRES DE LA RE- PVBLIQUE DE IEHAN BODIN.

A MONSEIGNEVR DV FAVR SEIGNEVR
de Pibrac Conseiller du Roy en son priué Conseil.



*VIS-QUE la conseruation des Royaumes & Empires, & de tous peuples depend, apres Dieu, des bons Princes & sages Gouverneurs, c'est bien raison (Monseigneur) que chascun leur assiste, soit à maintenir leur puissance, soit à executer leurs saintes loix, soit à ployer leurs su-
gets par dits & par escrits, qui puissent reüssir au bien commun de tous en general, & de chacun en particulier. Et si cela est tousiours honeste, & beau à toute personne, maintenant il nous est necessaire plus-que iamais. Car pendant que le nauire de nostre Republique auoit en pou-
pe le vent agreable, on ne pensoit qu'à iouir d'un repos tres-haut ferme, & assure, avec toutes les farces, mommeries, & mascarades que peuuent imaginer les hommes fondus en toutes sortes de plaisirs. Mais depuis que l'orage impetueux a tourmenté le vaisseau de nostre Republique, avec telle violence que le Patron mesmes, & les pilotes sont comme las, & recruds d'un trauail continuel, il faut bien que les passagers y prestent la main, qui aux voiles, qui aux cordages, qui à l'ancre : & ceux à qui la force manquera, qu'ils donnent quelque bon aduertissement, ou qu'ils presentent leurs vœux & prieres à celuy qui peut commander aux vents, & appaiser la tempeste, puis-que tous ensemble courent un mesme danger. ce qu'il ne faut pas attendre des ennemis qui sont en terre ferme, prenans un singulier plaisir au naufrage de nostre Republique, pour courir au bris, & qui ja pieça se sont enrichis du ieût des choses les plus pretieuses, qu'on fait incessamment pour sauuer ce Royaume : lequel autres fois a eu tout l'Empire d'Almaigne, les Royaumes d'Hongrie, d'Espaigne, & d'Italie, & tout le pourpris des Gaules iusques au Rhin, sous l'obeissance de ses loix : & ores qu'il est reduit au petit pied, ce peu qui reste est exposé en proye, par les siens mesmes, & au danger d'estre froissé brisé entre les roches perilleuses, si on ne met peine de getter les ancrs sacrees, affin d'aborder, apres l'orage, au port de salut, qui nous est mōstré du Ciel, avec bone esperance d'y paruenir, si on veult y aspirer. C'est pourquoy de ma part, ne pou-*

P R E F A C E

uant rien mieux, i'ay entrepris le discours de la Republique, & en langue populaire, tant pour ce que les sources de la langue Latine sont presque taries, & qui seicheront du tout, si la barbarie causée par les guerres ciuiles continue, que pour estre mieux entendu de tous François naturels: ie dy ceux qui ont un desir, & vouloir perpetuel de voir l'estat de ce Royaume en sa premiere splendeur, fleurissant encores en armes & en loix: ou s'il est ainsi qu'il n'y eut onques, & n'y aura iamais Republique si excellēte en beauté qui ne vieillisse, comme sugette au torrēt de nature fluide, qui rauist toutes choses, du moins qu'on face en sorte que le changement soit doux & naturel, si faire ce peut & non pas violent, ny sanglant. C'est l'un des points que i'ay traicté en cest œuvre, commençant par la famille, & continuant par ordre à la souueraineté, discourant de chacun membre de la Republique, à sçauoir du Prince souuerain & de toutes sortes de Republiques: puis du Senat, des officiers & Magistrats, des corps & Colleges, estats & communantez, de la puissance, & deuoir d'un chacun. apres i'ay remarqué l'origine, accroissement, l'estat fleurissant, changement, decadēce, & ruine des Republiques: avec plusieurs questions politiques, qui me semblent necessaires d'estre bien entendues. Et pour la conclusion de l'œuvre, i'ay touché la iustice distributue, commutative, & harmonique, monstrant laquelle des trois est propre à l'estat bien ordonné. En quoy, peut estre, il semblera que ie suis par trop long à ceux qui cherchent la briueté: & les autres, me trouueront trop court: car l'œuvre ne peult estre si grand, qu'il ne soit fort petit pour la dignité du suget, qui est presque infini, & neantmoins entre un million de liures que nous voyons en toutes sciences, à peine qu'il s'en trouue trois ou quatre de la Republique, qui toutes fois est la princesse de toutes les sciences. Car Platon & Aristote ont tranché si court leurs discours Politiques, qu'ils ont pluſtoſt laissé en appetit, que rassasié ceux qui les ont leuz. ioint aussi que l'experience depuis deux mil ans ou enuiron qu'ils ont escript, nous a fait cognoistre au doigt & à l'œil, que la science Politique estoit encores de ce temps là cachee en tenebres fort espees: & mesmes Platon confesse qu'elle estoit si obscure qu'on ny voyoit presque rien. & s'il y en auoit quelques uns entenduz au maniment des affaires d'estat, on les appelloit les sages par excellence, comme dit Plutarque. Car ceux qui depuis en ont escript à veüe de pays, & discouru des affaires du monde sans aucune cognoissance des loix, & mesmement du droit public, qui demeure en arriere pour le profit qu'on tire du particulier, ceux là disie profanent les sacrez mysteres de la Philosophie politique: chose qui a donné occasion de troubler & renuerser de beaux estats. nous auons pour exemple un Maccianel, qui a eu la vogue entre les couratiers des tyrans, & lequel Paul Ioue ayant mis au rang des hommes signalez, l'appelle neantmoins Atheiste, & ignorant des bonnes lettres. quant à l'Atheisme il en faiēt gloire par ses escrits. & quant au sçauoir ie croy que ceux qui ont accoustumé de discourir doctement, pezer sagement, & resoudre subtilement les hauts affaires d'estat, s'acorderont qu'il n'a iamais sondé le gué de la sciēce Politique, qui ne gist pas en ruzes tyranniques, qu'il a recherchees par tous les coins d'Italie, & comme une douce poizon coulee en son liure du Prince, où il rehausse iusques au Ciel, & met pour un Parangon de tous les Roys, le plus desloyal filz de Prestre qui fut onques: & lequel neantmoins avec toutes les finesſſes, fut honteusement precipité de la roche de tyrannie haute & glissante, où il s'estoit niché,

& en fin exposé comme un belistre à la mercy, & risée de ses ennemis, comme il est
 aduenü depuis aux autres Princes qui ont suyui sa piste, & pratiqué les belles reigles
 de Macciauel: lequel a mis pour deux fondemens des Republiques l'impieté, & l'iniu-
 stice, blasmant la religion comme contraire à l'estat. & toutes fois Polybe gouver-
 neur & Lieutenant de Scipion l'Africain, estimé le plus sage Politique de son aage,
 ores qu'il fut droit Atheïste, neantmoins il recommande la religion sur toutes choses,
 comme le fondemēt Principal de toutes Republiques, de l'execution des loix, de l'obeis-
 sance des sujets enuers les Magistrats, de la crainte enuers les Princes, de l'amitié mu-
 tuelle entre eux, & de la Iustice enuers tous: quand il dit que les Romains n'ont ia-
 mais rien eu de plus grand que la religion, pour estendre les frontieres de leur Empire,
 & la gloire de leurs hauts faits par toute la terre. Et quant à la Iustice, si Macciauel
 eust tant soit peu geté les yeux sur les bons auteurs, il eust trouué que Platon intitule
 ses liures de la Republique, les liures de la Iustice, comme estant icelle l'un des plus
 fermes pilliers de toutes Republiques. Et d'autant qu'il aduint à Carneade Ambassa-
 deur d'Athenes vers les Romains, pour faire preuve de son eloquence, loüer un iour
 l'iniustice, & le iour suyuant la Iustice, Caton le Censeur, qui l'auoit ouy haranguer,
 dist en plein Senat, qu'il falloit depescher, & licentier tels Ambassadeurs, qui pour-
 roient alterer, & corrompre bien tost les bonnes meurs d'un peuple, & en fin renuer-
 ser un bel estat. Aussi est-ce abuser indignement des loix sacrees de nature, qui veult non
 seulement que les sceptres soient arrachez des mains des meschans, pour estre baillez
 aux bons & vertueux Princes, comme dit le sage Hebrieu: ains encores que le bien en
 tout ce monde soit plus fort, & plus puissant que le mal. Car tout ainsi que le grand
 Dieu de nature tres-sage & tres-iuste, commande aux Anges, ainsi les Anges com-
 mandent aux hommes, les hommes aux bestes, l'ame au corps, le Ciel à la terre, la rai-
 son aux appetits: affin que ce qui est moins habile à commander, soit conduit & guidé
 par celuy qui le peult guarentir, & preseruer, pour loyer de son obeissance. Mais au cō-
 traire, s'il aduint que les appetits desobeissent à la raison, les particuliers aux Magi-
 strats, les Magistrats aux Princes, les Princes à Dieu, alors on voit que Dieu vient
 vanger ses iniures, & faire executer la loy eternelle par luy establee, donnant les
 Royaumes & Empires aux plus sages & vertueux Princes, ou (pour mieux dire)
 aux moins iniustes, & mieux entenduz au maniment des affaires, & gouuernement
 des peuples, qu'il fait venir quelques fois d'un bout de la terre à l'autre, avec un eston-
 nement des vainqueurs & des vaincuz, quand ie dy Iustice i'entends la prudēce de
 commander en droicte & integrité. C'est donques une incongruité bien lourde en
 matiere d'estat, & d'une suite dangereuse, enseigner aux Princes des reigles d'iniusti-
 ce pour assseurer leur puissance, par tyrannie qui toutes fois n'a point de fondement plus
 ruineux que cestuy là. car depuis que l'iniustice armee de force prend sa carriere d'une
 puissance absolüe, elle presse les passions violentes de l'ame, faisant qu'une auarice de-
 uient soudain confiscation, un amour adultere, une cholere fureur, une iniure meur-
 tre: & tout ainsi que le tonnerre va deuant l'eclair, encores qu'il semble tout le cōtrai-
 re: aussi le Prince depraué d'opinions tyranniques, fait passer l'amende deuant l'accu-
 sation, & la condemnation deuant la preuve: qui est le plus grand moyen qu'on puisse
 imaginer pour ruiner les Princes, & leur estat. Il y en a d'autres contraires, & droits

o. Polyb. lib. 6.
 de militari ac
 domestica Ro-
 manor. disci-
 plina.

PREFACE DE L'AUTHEVR.

ennemis de ceux cy, qui ne sont pas moins, & pe ut estre plus dangereux, qui sous voile d'une exemption de charges, & liberté populaire, font rebeller les sugets contre leurs Princes naturels, ouurans la porte à une licentieuse anarchie, qui est pire que la plus forte tyrannie du monde. Voila deux sortes d'hommes qui par escripts & moyens du tout contraires conspirent à la ruine des Republiques: non pas tant par malice que par ignorance des affaires d'estat, que ie me suis efforcé d'eclaircir en cest œuure, lequel pour n'estre tel que ie desire, n'eust encores esté mis en lumiere, si celuy qui pour l'affectiō naturelle qu'il porte au public, comme il en a fait preuue, ne m'eust incité à ce faire, c'est Nicolas de Liures sieur de Humeroles, l'un des gentils-hommes de ce Royaume des mieux accomplis en toutes sciences honestes & vertuz rares. Et pour la cognoissance que i'ay depuis dixhuit ans, de vous auoir veu monter par tous les degrez d'honneur, maniant si dextrement les affaires de ce Royaume, i'ay pensé que ie ne pouuois mieux adresser mon labeur pour en faire sain iugement, qu'à vous mesmes. Je vous l'enuoye donc pour le censurer à vostre discretion & en faire tel pris qu'il vous plaira: tenant pour assésuré qu'il sera bien venu par tout s'il vous est agreable.

Vostre tres-affectioné seruiteur.

I. Bodin.